



SCÈNE XV.

MANCHE A MANCHE,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE CHANT,
PAR M. ROSIER,

MISE EN SCÈNE DE M. AUGUSTIN VIZENTINI.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE,
LE 25 MAI 1841.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

MONMEDI, sergent aux marins de la garde (emploi de Bardou).
CERAN, ancien capitaine dans le même corps (emploi de Ferville). . .

M. BARDOU.

M. AMANT.

LA COMTESSE ARETHUSE DE MON-
THABOR, femme de Ceran (duègne)
MARIE (ingénuité).
UN DOMESTIQUE.

Mme GUILLEMIN.

Mlle MARY.

M. CAMIADE.

La scène se passe à Paris, en 1816.

Un petit salon ouvert sur un jardin. Porte au fond, porte à gauche, porte à droite. A droite, une cheminée, glace et pendule. Une table*.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, seule, lit une lettre avec précaution ; croyant entendre quelqu'un, elle est sur le point de cacher la lettre dans son sein, puis elle se rassure et dit :

Non, ce n'est personne; mon mari n'est pas encore levé. (Elle remet la lettre sous ses yeux.) Depuis que j'ai reçu cette bienheureuse lettre de la marquise, je ne me lasse pas de la relire, et cependant toute émotion forte m'agite les nerfs... Oh! c'est qu'il y a là pour moi l'espérance, la certitude d'un bonheur inattendu... (Elle lit.) « Malte, ce 10 août 1816. Chère comtesse, mes démarches ont eu enfin le plus heureux résultat... »

» tat... » (Elle baisse la voix, regarde autour d'elle, est très-émue, et on n'entend pas les quelques mots qui suivent. Elle reprend et lit tout haut.) « Et voici le conseil que je te donne. » (Elle lit bas, puis elle parle haut et dit :) Oui, elle a raison, c'est le meilleur parti! (Elle lit.) « Puis- » que tu ne veux pas révéler à ton mari... » (Elle parle.) Oh! non, jamais! (Elle lit.) « Profite de » la goutte qui le rend casanier, et pars seule » pour Saint-Petersbourg. » (Elle parle.) Oui... chère marquise! je lui devrai la plus grande joie de ma vie. (Elle lit.) « Tu prendras le prétexte » de... » (Elle entend du bruit; elle cache la lettre dans son sein et se lève. A part.) Quelqu'un! allons achever cette lecture dans ma chambre.

* La position des personnages est relative au spectateur et commence par la gauche. Les changements dans le courant des scènes sont indiqués au bas des pages.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, CERAN, MARIE.

Marie entre par la droite et se met à travailler à une broderie. Ceran entre par le fond.

CERAN.

Ah! ah! déjà levée?... bonjour!

LA COMTESSE.

Bonjour, mon ami! (*A Marie.*) Marie, vous sortez aujourd'hui, après avoir achevé cette tapisserie; j'ai à vous parler à votre retour. (*A Ceran.*) A vous, mon ami, dans quelques instans.

CERAN.

Comme vous voudrez. (*A part.*) Elle va m'en-venant encore.

Il l'accompagne jusqu'à la porte de gauche.

MARIE, à part, regardant la pendule.

Bientôt dix heures! quel bonheur! je vais le revoir et lui rendre...

Elle se remet à broder.

CERAN, à part, regardant Marie.

Ma femme n'a plus confiance en elle, et moi, je suis sûr que cette pauvre fille est victime d'une calomnie... elle a un air de franchise, d'honnêteté... (*Haut.*) Bonjour, mon enfant!

MARIE.

Je vous salue, monsieur le capitaine.

CERAN.

Eh! mon Dieu! comme te voilà émue!

MARIE.

C'est tout naturel, monsieur le capitaine. Madame a bien voulu, tous les vendredis, m'accorder deux heures, de dix heures à midi, pour aller voir mes parens, et lorsque ce jour est arrivé, et que l'heure approche, je suis si heureuse que j'ai l'air troublée, impatientée.

CERAN.

Oui, sans doute; tes père et mère honoreras... Mais est-il vrai que tu ne vas voir que tes parens?

MARIE, troublée de plus en plus.

Oui, monsieur le capitaine.

CERAN.

Allons! voilà que ton émotion redouble! tu en es même toute rouge... tu me fais l'effet d'être la meilleure fille du département de la Seine.

MARIE.

Eh bien! monsieur le capitaine, je ne veux pas mentir: jusqu'à ce jour, je vous le jure, je ne suis sortie le vendredi que pour aller voir mon père et ma mère; mais aujourd'hui...

CERAN.

Aujourd'hui, à ce qu'il parait, tu as une visite de plus à faire. quelque cousin peut-être?

MARIE, vivement.

Oh! ce n'est pas au moins ce que vous pourriez croire... je vous dirai tout.

CERAN, à part.

Tout? alors il y a quelque chose... (*Haut.*) Voyons! je t'écoute.

MARIE.

Il y a trois mois, avant d'entrer chez vous, j'avais quitté Paris; j'étais allée à Londres, où l'on m'avait promis une place de lingère dans une bonne maison. C'était bien convenu; mes parens avaient épuisé leurs dernières ressources pour mon voyage. Le croiriez-vous, monsieur? quand j'arrivai, la place était prise, et je fus renvoyée durement.

CERAN.

Rien ne m'étonne de la part des Anglais!

MARIE.

Vous concevez mon désespoir! Seule, sans appui, sans argent, en pays étranger... J'étais dans la rue avec mon petit bagage sur une borne, et je pleurais, je me désolais, lorsqu'un homme...

CERAN, à part.

J'attendais quelque chose comme ça! (*Haut.*) Un jeune homme?

MARIE.

Pas tout-à-fait jeune...

CERAN.

Trente ans?

MARIE.

Plus que ça.

CERAN.

Quarante?

MARIE.

Moins que ça.

CERAN, à part.

Diable! les plus dangereux!

MARIE.

Il m'aborda avec bonté, me demanda la cause de mon chagrin, je la lui dis... Un vaisseau allait partir pour le Havre, il eut la générosité de payer mon passage à l'avance.

CERAN.

Sans rien exiger pour cela?... sans demander à t'embrasser?

MARIE.

Oui, monsieur le capitaine.

CERAN.

C'est très-bien! surtout pour un Anglais!

MARIE.

C'est un Français!

CERAN.

C'est encore mieux pour un Français. Et tu ne l'as pas revu depuis?

MARIE.

Non, monsieur le capitaine, mais je dois le voir aujourd'hui.

Ah!

CERAN.

MARIE.

Oui, il me dit en m'embarquant : « Je passerai à Paris le 20 septembre. » Aujourd'hui. « Si vous désirez me voir, trouvez-vous à onze heures précises du matin aux messageries de la rue du Bouloy, vous me direz votre position : si vous êtes heureuse, je vous donnerai une poignée de main et je me remettrai en route; si vous ne l'êtes pas, j'y pourvoirai, et je vous dirai adieu. » Ce sont ses propres paroles.

CERAN.

C'est bien, mon enfant, c'est bien; je te crois.

MARIE.

Maintenant, monsieur, pensez-vous que je puisse, sans être ingrate, négliger le soin d'aller voir mon bienfaiteur, et de lui rendre ce qu'il m'a prêté?

Elle montre une bourse.

CERAN.

Non, ma fille, tu as raison; c'est un devoir.

MARIE.

AIR de *Renaud de Montauban*.

Cet argent noblement prêté,
Ici j'ai de quoi le lui rendre;
Mais son accueil touchant et sa bonté,
Pour les lui bien payer je ne sais qu'entreprendre.
Soir et matin son souvenir est là;

Elle montre son cœur.

J'adresse au ciel une ardente prière.
Pour son bonheur ce que je ne puis faire,
J'ai l'espoir que Dieu le fera.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh bien! Marie, vous n'êtes point partie pour aller voir vos parents?... vous rentrerez trop tard; qu'est-ce que cela signifie?

MARIE, désignant la pendule.

Oui, madame, je vais partir; il est dix heures moins cinq minutes.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que vous dites?... La pendule est arrêtée; il est onze heures.

MARIE.

Ah! mon Dieu! (*A part.*) Si je ne le trouvais plus! s'il était reparti! (*Haut.*) Je sors, je sors, madame.

SCÈNE IV.

CERAN, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Décidément cette fille se néglige, se dérange,
* Ceran, la Comtesse, Marie.

je n'en suis point satisfaite; elle ne peut rester plus long-temps dans ma maison.

CERAN.

Ah! bah! pourquoi cela? elle est laborieuse, fidèle.

LA COMTESSE.

C'est possible, mais elle ne retient pas assez sa langue... et puis ses mœurs... On prétend qu'elle a dit que je suis la femme de Paris la plus difficile à habiller, donnant par là à entendre que je suis contrefaite... contrefaite, moi!

CERAN.

Vous l'êtes très-peu.

LA COMTESSE.

Eh!

CERAN.

Non, je veux dire pas du tout, je sais ce qu'il en est.

LA COMTESSE.

De plus, on assure qu'elle a un amant.

CERAN.

C'est une calomnie; cette jeune fille est simple, modeste, casanière; elle vous est très-utile; et puis, elle me lit le journal, et si bien, que la politique m'amuse... il faut joliment lire pour ça!

LA COMTESSE, se montant.

Eh! mon Dieu, monsieur, puisque vous la trouvez si parfaite, prenez-la à votre service.

CERAN.

Il ne s'agit pas de cela, madame; je n'ai pas besoin d'une femme de chambre, moi!

LA COMTESSE.

D'ailleurs, une jeune fille rester ici seule avec vous, quand je vais m'absenter pendant deux mois... (*avec un peu d'embarras*) car vous savez que je pars bientôt pour Marseille; je vais chez une amie intime, qui doit me recommander une demoiselle de compagnie.

CERAN.

Eh bien! rassurez-vous; Marie peut rester sans inconvénient.

LA COMTESSE.

Comment!

CERAN.

Je vous accompagnerai à Marseille.

LA COMTESSE, à part.

Ciel! (*Haut.*) Avec votre goutte?

CERAN.

Je m'en ressens à peine; d'ailleurs ce voyage me fera du bien.

LA COMTESSE, à part.

Oh! c'est impossible!

CERAN.

Ainsi, chère amie!...

LA COMTESSE, vivement.

Je ne partirai pas; j'ai réfléchi.

CERAN.

Touchant accord! vous ne partez pas, parce que je veux vous accompagner; et vous renvoyez Marie, parce que je désire qu'elle reste. Ceci est bien conjugal!

LA COMTESSE, *colère.*

Eh bien! oui, je veux qu'elle sorte, puisqu'il faut s'expliquer.

CERAN, *colère.*

Eh bien! je la prends pour ma lectrice, puisqu'il faut s'expliquer aussi.

LA COMTESSE.

Elle sortira!

CERAN.

Elle ne sortira pas!

ENSEMBLE.

AIR :

Ah! j'étouffe de colère,
Je sors après ce débat,
Sortez après ce débat,
Car je ne répondrais guère
De ne pas faire un éclat!

CERAN.

Allons! reçois mon excuse,
Ta main!

LA COMTESSE, *reculant.*

Moi! vous la donner!

CERAN.

Faisons la paix!

LA COMTESSE.

Je refuse.

CERAN, *s'asseyant à gauche.*

Alors va te promener!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ceran se bouche les oreilles, et la Comtesse sort furieuse par la gauche.

CERAN, *les oreilles fermées.*

Oui, oui, criez, vociférez... donnez-vous une maladie de larynx... Je n'entends rien... allez toujours!

SCÈNE V.

CERAN* (*toujours les oreilles bouchées, croyant sa femme là, et signifiant par sa pantomime: Allez toujours!*), MONMEDI, UN DOMESTIQUE.

MONMEDI, *au Domestique.*

J'entrerai.

LE DOMESTIQUE.

Vous n'entrerez pas!

MONMEDI, *le faisant piroetter.*

J'entrerai.

LE DOMESTIQUE.

Vous n'en...

* Ceran, Monmedi, le Domestique.

MONMEDI.

N'achève pas, j'y suis! Drôle! qui refuse de m'annoncer.

LE DOMESTIQUE.

C'est vous qui ne voulez pas me dire votre nom!

MONMEDI.

J'ai mes raisons, je veux causer une agréable surprise à ton maître... ainsi... annonce un Monsieur, quelqu'un, une personne, un homme, un individu, un quidam, monsieur Chose, monsieur Machin... ce que tu voudras.

Monmedi passe doucement à la droite de Ceran.

CERAN, *se débouchant les oreilles.*

Eh bien! madame, avez-vous terminé votre sortie?... Elle n'est plus là? Qu'est-ce que tu veux?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le capitaine, voilà monsieur Machin qui désire vous parler.

Il sort par le fond.

SCÈNE VI.

MONMEDI, CERAN.

CERAN.

Comment! monsieur Machin!... Qu'est-ce que ça?... (*Il examine Monmedi.*) Eh mais! je ne me trompe pas! Monmedi!

MONMEDI.

Parlez-moi de ça!... deviné du premier coup. L'œil est bon quand le cœur se souvient!

Ils s'embrassent.

CERAN.

Comment! te voilà, cher cousin!

MONMEDI.

Mieux que ça!... cher camarade, cher ami.

CERAN.

Oui, oui, tu as raison!

MONMEDI.

Tiens, vois-tu? je ne donnerais pas cette brassade pour le plus beau navire... mille bombes! mille bombes! cré mille...

CERAN.

Tais-toi! mais tais-toi donc!

MONMEDI.

Est-ce qu'il y a des malades?

CERAN.

Non, du tout; mais tu jures... et ma femme...

MONMEDI.

Tu es marié?

CERAN.

Depuis un an.

* Monmedi, Ceran, le Domestique.

MONMEDI.

Tu as donc abordé quelque jeune et jolie corvette?

CERAN.

Epouser une jeune femme, à mon âge?

MONMEDI.

Laisse donc! tu n'as que quarante-deux ans, sept ans de plus que moi. Tu es conservé comme une prune à l'eau-de-vie.

CERAN.

Ma femme a quarante-et-un ans-

MONMEDI, à part.

Vieille felouque! (*Haut.*) Et vous voguez de conserve dans les eaux du bonheur?

CERAN.

Hélas! non.

MONMEDI.

J'entends... elle ne marche pas, et tu es obligé de la remorquer.

CERAN.

Nous nous remorquons alternativement. Ah! que ne suis-je resté garçon! que n'ai-je suivi ton exemple!

MONMEDI.

Mon exemple! mon exemple! sous ce rapport je ne dis pas... je suis libre comme l'air... pas de femme, pas d'enfants... Quand je danse, toute ma famille danse... mais sous d'autres rapports tu as eu raison de ne pas faire comme moi.

AIR : *Vaudeville des Amans sans amour.*

Cousins tous deux, fils d' paysans d' l'Alsace,
Tu t'étais mis à l'étud', moi vaurien',
Lorsque l'on fit une levée en masse,
Tandis qu' t'étais un mathématicien,
Ce que j' savais, c'est que j' ne savais rien;
Tu fus chargé d'un' mission secrète
Avec le grad' d'enseigne, rien que ça!
Moi j' fus chargé de m' faire casser la tête;
Nous avions tous c' beau droit dans ce temps-là!

Toi, tu persévéras dans tes études, moi dans mes folies; si bien qu'après nous être perdus de vue pendant dix ans, nous nous retrouvâmes à Boulogne, toi capitaine, moi sergent de canonniers dans les marins de la garde... et voilà l'histoire...

CERAN.

Oui, et je n'ai pas oublié que tu me sauvas la vie; j'en fus quitte pour une blessure à la jambe qui me força de rentrer dans mes foyers; sans cela j'aurais été plus loin. Ah ça! et toi, mon brave, est-ce que tu as quitté le service?

MONMEDI.

L'empereur a donné sa démission il y a un an. J'ai fini mon temps, je renonce à la gloire. Je me propose avec quelques économies de faire un petit commerce sur mer; mais j'ai dit: Je ne veux pas me rembarquer sans avoir embrassé le capitaine.

CERAN, triste.

Je te remercie, mon ami.

MONMEDI.

Comme tu me dis ça! tu as l'air de me donner congé.

CERAN, vivement.

Moi! du tout, non! je te porte envie; tu vas revoir la mer, affronter de nouveau les orages, les tempêtes.

MONMEDI.

Eh bien! mais des orages, des tempêtes, tu n'en dois pas manquer ici, d'après ce que tu m'as dit de ta femme...

CERAN.

Oui, c'est vrai! et tiens! un moment avant ton arrivée, j'avais avec elle la scène la plus désagréable! Elle prend toujours le contre-pied de ce que je veux.

MONMEDI.

Avec les femmes, vois-tu, il faut s'attendre à tout... il n'y a que les Turcs qui sachent la manière de s'en servir... j'ai voyagé dans ce pays et j'ai admiré la méthode... mais dans l'Occident, en France surtout, la femme est bien la créature la plus légère, la plus oublieuse... Si tu savais ce qui m'arrive!... quelle ingratitude! Mais non, je n'y veux plus penser, ça me fait trop de mal!... conte-moi plutôt tes chagrins conjugaux.

CERAN.

Imagine-toi que ma femme a chez elle une jeune fille douce, bonne, active, intelligente, et qu'elle veut la renvoyer sous prétexte qu'elle aurait dit que ma femme est contrefaite, et que de plus cette jeune fille aurait un amant. Moi je veux qu'elle reste.

MONMEDI.

Eh bien! alors elle restera.

CERAN.

Tu crois ça, toi?

MONMEDI.

Comment! je crois? ça dépend de toi!

CERAN.

Est-ce que c'est possible?... (*Fièrement.*) Sans doute, si je le veux, cela sera ainsi. (*Timidement.*) Mais je ne peux pas le vouloir... Quelle figure fera cette pauvre fille devant ma femme, si elle reste ici malgré elle?

MONMEDI.

Ah ça! capitaine, toi qui autrefois étais un chien de mer, tu tournes donc à la morue?

CERAN.

Comment! à la morue!... Si tu crois qu'on manœuvre une femme comme un navire!... Je voudrais te voir avec la mienne, une vieille fille de haute naissance, Aréthuse de Monthabor.

MONMEDI.

Monthabor! c'est en Egypte, le pays des momies!... Mais alors pourquoi l'épousais-tu?

CERAN.

C'est le sort des capitaines en retraite d'épouser de vieilles filles... Nous nous rencontrâmes dans le monde, il y a un an pour la première fois; elle me trouva brave homme; moi, je la trouvai... elle est riche.

MONMEDI.

Riche!... c'est une qualité palpable!

CERAN.

Elle doit me faire une donation.

MONMEDI.

Une donation! mes complimens à madame et à toi aussi.

CERAN.

Oh! ce n'est pas pour moi que j'y tiens... non... mais j'ai toujours regretté de n'avoir pas de fortune, car enfin si jamais...

MONMEDI, avec précaution et à demi-voix.

Ah! oui, je sais.

CERAN.

Et tu comprends? Si cette fille reste ici, plus de repos, plus d'harmonie... c'est presque un cas de séparation entre ma femme et moi.

MONMEDI.

Ainsi donc il faudra que cette fille sorte?

CERAN.

N'est-ce pas? ça me coûte, mais il le faut, et je veux, puisque te voilà, te demander un service à ce sujet.

MONMEDI.

Qu'est-ce que c'est?

CERAN.

Je n'aurais pas le courage de la renvoyer... veux-tu t'en charger?

MONMEDI.

Tu es une poule mouillée; mais puisque c'est comme ça, et que ta femme porte les bretelles...

CERAN.

Mais, non, non, elle ne porte pas mes bretelles.

MONMEDI.

C'est bien! j'adoucirai la chose pour cette pauvre fille.

CERAN, qui est remonté.

Je l'aperçois à l'extrémité du jardin. Mets-y bien du ménagement.

MONMEDI.

File ton nœud, je connais le sexe.

Aria du Balai de Cendrillon.

Sur toi ta femme a jeté le grappin,
Toi qui jadis cité pour ton courage,
Dans un combat par tout ton équipage
Avais été surnommé le requin!

CERAN.

C'est qu'il s'est fait un très-grand changement!

Jadis sur le brick le Tonnerre,

Je commandais; mais, hélas! maintenant

J'obéis dans une galère.

ENSEMBLE.

Sur toi ta femme a jeté le grappin,
Sur moi ma femme a jeté le grappin,
Toi qui jadis cité pour ton courage,
Moi qui jadis cité pour mon courage,
Dans un combat par tout ton équipage
Avais été surnommé le requin.

Ceran sort par la droite.

SCÈNE VII.

MONMEDI, seul.

Après ça, il se peut bien que cette jeune fille soit quelque luronne qui se plaît dans les amours comme le poisson dans l'eau. Ce qui m'est arrivé aujourd'hui me dispose peu à penser du bien des femmes... (Il regarde au fond à gauche.) Ah! mon Dieu! ou je vois trouble, ou c'est elle! (Il se range à droite.) En voilà une de rencontre inopinée, comme disent les savans!

SCÈNE VIII.

MARIE, MONMEDI.

MARIE, entrant sans voir Monmedi.

Trop tard! je suis arrivée trop tard! Il n'était plus là! Oh! que va-t-il penser de moi, mon Dieu!

MONMEDI, à part, charmé.

Que dit-elle?

MARIE.

Moi qui aurais eu tant de bonheur à lui serrer la main, à le remercier, à lui rendre... je ne le reverrai peut-être plus.

MONMEDI.

Par le flanc droit, droite!

MARIE, se retournant.

Ciel! c'est lui!

MONMEDI, courant à elle.

Pauvre enfant!... vous n'avez donc pas oublié notre rencontre à Londres, qu'ils appellent London?

MARIE.

L'oublier! moi!

Lui serrant la main et y mettant une bourse.

MONMEDI.

Qu'est-ce que vous faites?

MARIE.

Je vous rends...

MONMEDI.

Laissez donc! vous m'avez dit que vous apparteniez à des parens pauvres... et moi, je peux me passer... je suis seul... je n'ai que moi à soigner... et vous voyez, je me soigne, ça va bien! et vous?

MARIE, *insistant pour qu'il prenne la bourse.*

Ah! monsieur, je vous en prie...

MONMEDI.

Eh! mon Dieu! ma pauvre fille, gardez cette somme, vous en aurez besoin; on veut vous renvoyer d'ici. On a dit à la femme du capitaine que vous la trouviez contrefaite. Elle est peut-être bossue : c'est si vindicatif les bossus!

MARIE.

Moi, tenir un pareil propos! moi qui l'aime et qui la respecte...

MONMEDI.

Si ce n'était que ça!

MARIE.

Qu'y a-t-il encore?

MONMEDI.

On lui a dit que vous aviez un amant!

MARIE.

Ciel!

MONMEDI.

Il n'y a pas de mal! les amans sont dans la nature. J'ai vu ça ce matin, au bureau de la poste restante, où j'avais affaire... une foule de femmes qui venaient chercher des lettres avec mystère... il y en avait même plusieurs sur le retour, sur le grand retour, qui étaient les plus émues... d'anciennes passions réduites à l'état de correspondance! Ainsi l'amour est de tout âge, du vôtre surtout... et si c'est pour le bon motif!...

MARIE.

Monsieur, je n'aime personne.

MONMEDI.

Vous faites bien! Les hommes, voyez-vous, je ne parle pas pour moi, ne valent pas grand chose... et le plus long-temps que vous pourrez attendre vaudra le mieux!

MARIE.

Mes craintes étaient donc fondées, ce matin, quand je les ai communiquées à mes parens! mes pauvres parens! je ne tenais à rester ici que pour venir en aide à leur misère.

MONMEDI.

Et vrai, là, vous n'avez pas dit que la comtesse fût carabassée?

MARIE.

Je vous l'assure!

MONMEDI.

Vous n'avez pas le moindre petit brin de sentiment pour n'importe qui plus ou moins bien planté?

MARIE.

Non, monsieur.

MONMEDI, *résolument.*

Eh bien! alors vous resterez ici.

MARIE.

Mais si madame veut...

MONMEDI.

C'est égal!

MARIE.

Si elle a résolu...

MONMEDI.

Vous resterez; vous êtes chez moi.

MARIE.

Chez vous!

MONMEDI.

Non, c'est une bêtise, une manière de parler. C'est moi et le capitaine, deux cousins, deux amis, qui autrefois nous étions dit : Si l'un des deux fait fortune, il partagera avec l'autre : quand tu seras chez moi, tu seras chez toi, et quand je serai chez toi je serai chez moi... une espèce de loi agraire entre nous deux... Mais c'est égal! vous êtes dans une maison solide; le capitaine est un bon protecteur... Ainsi il faut que vous restiez; je partirai plus tranquille, je me dirai : Elle est en sûreté!

MARIE.

Ah! vous allez partir!

MONMEDI.

Oui, pour Toulon; je vas pêcher des sardines pour faire fortune... je commence par la sardine, je finirai par la baleine.

MARIE.

Oh! je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez.

MONMEDI.

En attendant, prenez votre ouvrage; j'entends le capitaine, je veux lui parler : allez-vous-en au jardin!

MARIE.

Mais...

MONMEDI, *lui donnant sa broderie.*

Allez! je n'ai pas de temps à perdre, je pars ce soir. Laissez-moi vite... faites quatre lieues à l'heure.

MARIE, *à part.*

Brave homme! brave jeune...

MONMEDI.

AIR : *Le cor de cette fête (Mari à la ville).*

Sortez en diligence,
Et puis vous reviendrez.

MARIE.

Ah! par votre présence
Que vous me rassurez!

ENSEMBLE.

MONMEDI.

Sortez en diligence,
Et puis vous reviendrez;
Nous avons bonne chance;
Ici vous resterez.

MARIE.

Je sors en diligence,
Et puis je reviendrai,

* Monmedi, Marie.

Ah ! par votre présence
Mon cœur est rassuré !

Elle sort.

SCÈNE IX.

MONMEDI, CERAN.

CERAN, *montrant la tête par la porte à droite.*

Eh bien ! mon ami !

MONMEDI.

Eh bien ! tout est arrangé, tout est arrêté pour le mieux !

CERAN, *entrant.*

Elle s'en ira ?

MONMEDI.

Il faut qu'elle reste !

CERAN.

C'est impossible !

MONMEDI.

Impossible !... Alors tu n'as plus de ça... ton cœur est couvert d'une peau de marsouin... Le sort d'une pauvre jeune fille sans place, livrée à elle-même, exposée à tous les dangers, ça ne te fait rien ? tu t'en bats l'œil !

CERAN.

Mais non, je ne m'en bats pas... Tu as des expressions...

MONMEDI.

Ça devrait te rappeler pourtant qu'il y a des enfans bien malheureux, un surtout peut-être...

CERAN.

Mon ami, ne me reproche pas une faute dont le remords me punit chaque jour et qu'il n'a pas tenu à moi de réparer.

MONMEDI.

On dit toujours ça, c'est commode !

CERAN.

Ah ! cette histoire, tu ne la connais pas.

MONMEDI.

Laisse donc ! un camarade qui se trouvait sur le même vaisseau que toi, il y a vingt ans, me l'a racontée.

CERAN.

Il l'a dénaturée sans doute ; autrement tu verrais que je ne fus pas si coupable ; tu vas en juger.

MONMEDI.

Ne sois pas trop long !... cette pauvre Marie attend.

CERAN.

Il y a vingt ans passés, quand nous nous séparâmes, tu t'en souviens ? j'étais chargé d'une mission secrète pour l'Égypte ; j'avais l'œil vif, les traits délicats ; on est malheureux d'être beau.

* Ceran, Monmedi.

MONMEDI.

Enfin, te voilà heureux, maintenant !

CERAN.

Je rencontrais sur le vaisseau qui m'emportait, une jeune fille des plus intéressantes, qui s'était embarquée seule.

MONMEDI.

Quelle imprudence de la part des parens !

CERAN.

Nous étions en mer depuis trois jours, et je ne lui avais pas encore parlé, mais elle avait fait sur moi une impression profonde... j'attendais une occasion. Une nuit, il éclata un épouvantable orage qui bouleversa la mer... cette jeune fille égarée, éperdue de frayeur, se précipita dans l'ombre vers ma cabine.

MONMEDI.

C'est bien !... connu... je sais le reste.

CERAN.

Le lendemain, je fus obligé de quitter ce vaisseau pour monter sur un autre, qui devait me porter à ma destination ; il le fallait, j'étais aux ordres de la république, et ma mission était très-importante... Un an plus tard, j'appris que le vaisseau que j'avais quitté avait fait naufrage, et qu'une jeune fille...

MONMEDI.

Oui, tu étais père... ça fait honneur à tes idées sur la population... mais à ton cœur... c'est pas bien !

CERAN.

Je voulus m'informer, prendre des renseignements, la république ne m'en laissa pas le temps, il me fallut revenir en France en toute hâte... Après cela, je me demande pourquoi cette jeune fille n'a pas cherché elle-même...

MONMEDI.

Est-ce qu'elle pouvait te découvrir ? Tu n'avais dit ton nom à personne à cause de ta mission secrète.

CERAN.

Oui, c'est juste !

MONMEDI.

Pauvre fille ! vois-tu ? j'aime à vivre, moi ! et à bien vivre, mais je ne peux pas souffrir les séducteurs, c'est lâche !

CERAN.

Oh ! tu n'as pas toujours pensé comme ça.

MONMEDI.

Toujours... je n'ai jamais courtisé que des beautés déjà inconséquentes, ou des veuves philosophes.

CERAN.

Mais, mon ami, maintenant que tu connais la vérité, tu ne m'as pas dit que tu ne me trouves pas si coupable.

MONMEDI.

Je te le dirai quand tu auras fait une chose

CERAN.

Qu'est-ce que c'est ?

MONMEDI.

Tu as abandonné une femme et une enfant... eh bien ! adopte la jeune Marie, dont les parents sont dans la misère, ce sera une réparation.

AIR : *Vaudeville de Crispin financier.*

Pour celle à qui tu devais ton soutien,
Tu n'as jamais eu les bontés d'un père;
Que celle au moins à qui tu ne dois rien
Trouve dans ta maison un appui tutélaire.
Si loin de toi, succombant au malheur,
Ta pauvre enfant maudit ton injustice,
Que près de toi, souriant au bonheur,
Une autre enfant t'honore et te bénisse.

CERAN.

Je le voudrais bien, moi, mais ma femme !... quand elle se met en colère, elle a l'air d'un ouragan.

MONMEDI.

Tu n'oses donc pas lui faire cette proposition ?

CERAN.

Je ne le puis pas.

MONMEDI.

Eh bien ! je la lui ferai, moi !

CERAN.

Toi, parler à une femme fière de sa naissance !

MONMEDI.

J'ai bien parlé à la sultane favorite d'un pacha à trois queues !

CERAN.

Du reste, j'ai souvent fait ton éloge à ma femme, et d'après tout le bien que je lui ai dit de toi, elle désire vivement te connaître ; je vais la prévenir ; mais de la politesse, je t'en prie.

MONMEDI.

Sois tranquille ; on sait parler aux femmes... J'en ai vu sur mer des comtesses, des marquises, des duchesses, et je ne me gênais pas, et quand il y avait une tempête, elles se jetaient dans mes bras très-bien, quoique je sentisse le goudron, et que j'eusse ma... car tu sais que je suis né avec la bosse du tabac.

Il fait une bosse sur sa joue avec sa langue et il montre une pipe.

CERAN.

Oui ; mais nous ne sommes pas sur mer ici, nous sommes dans un salon.

MONMEDI, arrangeant sa cravate devant une glace.

Un salon !... c'est juste ; permets que je me flicelle... là, voilà qui est fait... Envoie-moi ta femme, je vais avoir un colloque avec elle... Tu entends, colloque ?... en voilà un mot de salon !

CERAN.

Sois bien honnête, bien respectueux, bien souriant... (*il sourit*) elle aime ça... C'est ainsi que

je l'ai captée, c'était ma dot... Je vais te l'envoyer !

ENSEMBLE.

AIR du *Chalet.*

MONMEDI.

Oui, hâte-toi, je t'en prie ;
Je suis sûr de mon maintien ;
Car le bonheur de Marie
Dépend de cet entretien.

CERAN.

Oui, j'y cours ; mais, je t'en prie,
Conserve un digne maintien,
Car le bonheur de Marie
Dépend de cet entretien.

SCÈNE X.

MONMEDI, seul.

Ce cher capitaine ! un bon enfant ; mais le mariage et le repos l'ont tout-à-fait amolli. Ah ça ! comment vais-je faire pour amadouer sa femme ? car je tiens à ce que cette jeune fille reste ici ! elle est si bonne, si intéressante !... Depuis que je l'ai rencontrée à Londres, et que je lui ai rendu service, il me semble que je suis engagé d'honneur à la protéger toujours... c'est embarrassant tout de même. Je n'ai aucun titre auprès de la femme du capitaine ; je ne la connais pas, je ne l'ai jamais vue, et si elle a un mauvais caractère, ce qui est vraisemblable, car une femme qui est restée fille jusqu'à quarante ans, ça doit être acariâtre, colère... le célibat aigrit les femmes. C'est bien singulier, une personne noble et riche qui reste fille jusqu'à quarante ans !... Après ça, qui me dit qu'avant de se marier... c'est possible... c'est probable... j'en suis fâché pour le capitaine, mais c'est sûr, l'amour n'attend pas jusqu'à quarante ans. Ah ! bien, oui, attendre ! Cupidon, le plus impatient de tous les gamins !... Eh bien, imbécile, à quoi ça t'avancerait-il que la femme du capitaine eût passé quelques jours dans l'île de Paphos avant d'entrer dans l'immeuble de l'hyménée ? qu'est-ce que ça... Oh ! quelle idée ! quelle idée ! elle a besoin d'être arrosée, par exemple, mon idée ! si je veux qu'elle pousse ! et personne ici !... (*Il appelle.*) Garçon... garçon !... Que je suis bête ! ce n'est pas ici un restaurant ! (*Il appelle.*) Domestique...

Le Domestique paraît.

LE DOMESTIQUE.

Qu'y a-t-il ?

MONMEDI.

Il n'y a rien, et je veux quelque chose. C'est du vin, du vin vieux.

LE DOMESTIQUE.

Mais, monsieur...

MONMEDI.

Comment ! pas plus empressé que ça avec un ami du capitaine, un cousin germain !

LE DOMESTIQUE.

Mais monsieur le capitaine ne m'a pas dit...

MONMEDI.

Un écu si tu obéis, et si tu résistes, gare à ton gaillard d'arrière.

Il lève le pied.

LE DOMESTIQUE *ouvre une armoire et sert.*

J'obéis.

MONMEDI, *à part.*

Voilà l'art de mener l'humanité sur mer et sur terre. (*Le Domestique sort, et Monmedi boit.*) Oh ! chenu ! Roussillon et pur ; il n'a pas passé chez le marchand de vin celui-là !... C'est que mon idée est un peu hardie !... Bah ! *audaces fortuna juvat*... les audacieux ont fait fortune à Java.

Monmedi boit.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, MONMEDI, CERAN.

CERAN.

Voici ma femme ! je te laisse avec elle.

Il sort vivement par le fond.

MONMEDI.

Oui, oui, va-t'en, nous allons voir... (*À part.*) Oh ! oh ! costume huppé, mais physique râpé.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! cet homme que j'ai rencontré ce matin !

MONMEDI, *à part.*

Je ne me trompe pas ! c'est la dame que j'ai vue au bureau de la poste restante !

LA COMTESSE, *avec une amabilité un peu hautaine.*

Monsieur Monmedi ?

MONMEDI, *s'inclinant.*

Oui, madame, qui vous présente tout son respect. (*À part.*) En voilà du salon !

LA COMTESSE, *à part.*

Il ne me reconnaît pas ! (*Haut.*) J'en veux à mon mari de ne m'avoir pas dit plus tôt que vous étiez là. Il m'a parlé souvent de vous comme d'un parent, d'un compagnon d'armes, d'un brave.

MONMEDI, *à part.*

Elle n'a pas dû être mal... A l'époque de la ça ira, ça devait aller.

LA COMTESSE.

Nous ferez-vous le plaisir de dîner avec nous ?

MONMEDI.

J'aurais accepté volontiers votre potage, mais je pars ce soir pour Toulon. J'ai un projet de sardines, et à moins que vous ne dîniez à cinq heures...

LA COMTESSE.

C'est notre heure.

MONMEDI.

Alors... (*À part.*) Poste restante !

LA COMTESSE.

Vous acceptez, c'est bien. Je ne suis pas fâchée que vous vous trouviez entre le capitaine et moi.

MONMEDI, *à part.*

Comment aborder la question ?

LA COMTESSE.

Il dit que vous êtes un homme de sens et de bon conseil. Je vous ferai juge d'une discussion qui s'est élevée entre nous.

MONMEDI.

Au sujet peut-être d'une femme de chambre.

LA COMTESSE.

Ah ! vous savez...

MONMEDI, *à part.*

Voilà mon affaire. (*Haut.*) Oui, madame, et je vous prie de ne pas me demander mon avis à ce sujet.

LA COMTESSE.

Comment cela ?

MONMEDI.

Si le capitaine vous a parlé de ma franchise, il a pu vous dire que je ne sais pas dissimuler. Quand j'ai des idées, je les flanque à la tête des gens. Pardon...

LA COMTESSE.

Ah ! vous êtes d'avis qu'il ne faut pas renvoyer cette jeune fille ?

MONMEDI.

Où ira-t-elle si elle sort d'ici ?

LA COMTESSE, *se montant.*

Elle ira où elle voudra.

MONMEDI, *buvant furtivement, à part.*

Canonnières, à vos pièces !

LA COMTESSE, *continuant.*

Mais je ne garderai pas chez moi une impertinente...

MONMEDI.

A qui on fait dire que vous êtes difficile à habiller. Ce n'est pas possible ; je n'ai jamais vu de taille plus soignée que la vôtre.

LA COMTESSE, *flatteé.*

Ah ! monsieur Monmedi, vous êtes un flatteur ! Ha ! ha ! ha !

MONMEDI, *à part.*

Ça la chatouille, bon !

LA COMTESSE.

Elle l'a dit pourtant, et mon parti est pris sur son compte. Elle partira dès demain.

MONMEDI.

C'est bien arrêté ?

LA COMTESSE.

Bien arrêté.

MONMEDI.

Pour un méchant propos qu'on lui fait tenir!

LA COMTESSE.

Comment? le capitaine ne vous a pas dit qu'elle a un amant, qu'elle n'est pas sage?

MONMEDI, *à part.*

Ce vin me tape. (*Haut.*) Eh! mon Dieu, madame, qui est-ce qui est sage? (*À part.*) Poste restante!

LA COMTESSE.

Eh! mais, monsieur...

MONMEDI.

Il y en a, je ne dis pas...

LA COMTESSE.

A la bonne heure.

MONMEDI.

Pas beaucoup, et si on savait toutes les histoires... Il y a des femmes qui passent pour avoir été toute leur vie des dragons de vertu, et qui...

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire avec vos dragons?

MONMEDI, *à part.*

Non, il n'y a rien. Elle a une assurance!... (*Haut.*) Je veux dire, madame, que moi qui vous parle, moi qui ai voyagé dans toutes les parties du monde, je sais un tas d'aventures qu'on croit cachées comme si elles étaient au fond de la mer avec les perles et le corail.

LA COMTESSE, *à part, se troublant.*

Que signifie...

MONMEDI, *à part.*

Elle se trouble.

Il boit.

LA COMTESSE.

Eh bien?

MONMEDI.

Eh bien! je n'en parle à personne... Mais si je voulais dire toutes les anecdotes que je sais...

LA COMTESSE, *à part.*

O ciel! comme il me regarde!

MONMEDI.

Au fait, puisque j'ai l'honneur de manger une côtelette avec vous aujourd'hui, je vous raconterai à dîner une aventure que la personne croit ignorée de tout le monde.

LA COMTESSE, *curieuse et émue.*

Une histoire d'amour?

MONMEDI, *à part.*

Voyez-vous? (*Haut.*) Oui, d'amour. C'était sous l'empereur.

LA COMTESSE, *soulagée.*

Ah! ah!

MONMEDI, *à part.*

Elle est calme. Elle n'a rien fait sous l'empire. (*Haut.*) J'en sais une autre du temps du consulat.

LA COMTESSE, *épanouie.*

Ah! il paraît que vous en savez beaucoup.

MONMEDI, *à part.*

Ce n'est pas sous le consulat qu'elle a trébuché. (*Haut.*) Mais là où j'en sais le plus, c'est sous le directoire.

LA COMTESSE, *troublée, à part.*

Ciel! (*Haut.*) Ah! sous le...

MONMEDI, *à part.*

Je tiens mon affaire sous le directoire.

LA COMTESSE.

Une époque bien funeste!

MONMEDI, *à part.*

C'est ça. (*Haut.*) J'ai connu, à cette époque, une personne dont le nom se terminait en or.

LA COMTESSE, *très-émue.*

En or!

MONMEDI.

Oui, Rator, Ranor, Monthabord.

LA COMTESSE, *à part.*

Il sait tout! (*Haut.*) Monsieur Monmedi, je vous comprends. Mais vous êtes un homme de cœur. Vous ne parlerez pas au capitaine.

MONMEDI, *à part.*

Ah! huh!

LA COMTESSE.

Vous me le promettez?

MONMEDI, *à part.*

Diable! ça doit être énorme!

LA COMTESSE.

Oh! répondez-moi, rassurez-moi, de grâce!

MONMEDI.

Dame! je ne sais pas si...

LA COMTESSE.

Vous étiez donc à Malte?

MONMEDI, *à part.*

A Malte! c'est avec un chevalier de l'endroit. (*Haut.*) Oui, madame, oui, j'étais à Malte.

LA COMTESSE.

Oh! je fus bien malheureuse, allez. La révolution m'avait privée de tous mes parens, et j'étais menacée moi-même. Une tante seule me restait; j'étais son unique héritière. Une femme rigide qui ne m'aurait jamais pardonné... qui m'aurait chassée, moi et mon enfant.

MONMEDI, *à part.*

Il y a un moutard!

LA COMTESSE.

Il fallut lui cacher mon malheur.

Elle pleure.

MONMEDI.

Calmez-vous; je vous plains de toute mon âme. Excusez-moi: si j'avais su tout ça, je ne me serais pas permis... Mais je ne savais pas un mot de cette aventure.

LA COMTESSE.

Comment, monsieur! vous ne saviez rien?

MONMEDI.

Rien du tout : je suis franc.

LA COMTESSE.

Ah ! c'est affreux... Sortez, sortez... Mais non, j'oublie que je suis à votre merci.

MONMEDI.

Oh ! soyez sans crainte, madame ; si vous gardez Marie, l'on m'arracherait plutôt la langue que de me faire trahir ce secret. Voilà comme je suis, tel que vous me voyez... Ah ! fichtre ! ah ! bigre ! Oh ! pardon !

LA COMTESSE.

Oui, oui, je compte sur votre silence. Et maintenant, monsieur Monmedi, que vous êtes mon confident, me permettez-vous de vous demander un service ?

MONMEDI.

Parlez, madame.

LA COMTESSE.

Un service, en échange duquel je m'engage à garder Marie, et à lui assurer une pension que vous fixerez vous-même.

MONMEDI.

Oh ! si vous faites cela, madame, dites, parlez, ordonnez, je suis à vous corps et âme.

LA COMTESSE, *mystérieusement*.

Eh bien, ma fille, que des circonstances funestes avaient séparée de moi depuis le jour de sa naissance, je sais aujourd'hui où elle est.

MONMEDI.

Ah !

LA COMTESSE.

Elle est à Saint-Pétersbourg. Une marquise de mes amies m'écrit de Malte qu'elle est parvenue à la découvrir, et voici quel était mon projet : j'avais dit à mon mari que j'allais partir pour Marseille, et c'est à Saint-Pétersbourg que j'allais ; mais voilà que le capitaine, qui devait rester ici, veut me suivre maintenant.

MONMEDI.

Et vous, madame, vous ne voulez plus partir ?

LA COMTESSE.

Non, vous comprenez. Mon intention était d'aller prendre ma fille et de l'établir ici en qualité de demoiselle de compagnie.

MONMEDI.

Pour l'avoir toujours à portée de vos soins, de vos caresses ; c'est bien, madame, ça vous fait honneur.

LA COMTESSE.

Et maintenant que je ne puis partir, voulez-vous me rendre le service d'aller chercher ma fille ?

MONMEDI.

C'est impossible : je vous l'ai dit, on m'attend à Toulon pour une affaire de sardines.

LA COMTESSE.

Vous me refusez ?

MONMEDI.

J'en suis désolé ; mais je ne peux pas.

LA COMTESSE, *pleurant*.

C'est bien, je n'insiste plus ; mais je suis bien à plaindre !

MONMEDI.

Vous pleurez ! c'est une trahison. On vous aura dit que je ne sais pas résister aux larmes. Celles des femmes surtout me submergent. Allons, je consens.

LA COMTESSE.

La marquise m'annonce que ma fille a quitté Malte depuis cinq ans, et qu'elle est à Saint-Pétersbourg, place de l'Empereur, chez un marchand de livres, à l'enseigne des *Trois Mages*.

MONMEDI.

C'est bien.

LA COMTESSE.

Et maintenant je vais chercher les papiers qui renferment tous les détails nécessaires pour vous faire reconnaître ma fille et constater son identité.

MONMEDI.

Oui, oui, allez, vous me subjuguez. (*A part.*) La maturité des femmes a donc son empire ?

LA COMTESSE.

Ah ! monsieur Monmedi, vous comprenez, n'est-ce pas, ce que c'est qu'une mère ?...

MONMEDI.

Parfaitement, quoique je ne sois jamais passé par là.

AIR de la *Tentation* (Mathilde ou la Jalousie).

LA COMTESSE.

Que mon âme est attendrie !

MONMEDI.

Mais désormais traitez bien
La pauvre et bonne Marie,
Soyez toujours son soutien.

LA COMTESSE.

Je veux qu'elle me soit chère
Comme enfant de la maison.

MONMEDI.

Et Dieu bénira, j'espère,
Une aussi bonne action.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Que mon âme est attendrie !
Et désormais j'entends bien
De notre aimable Marie
Être l'unique soutien.

MONMEDI.

Ah ! que mon âme est ravie !
Désormais je ne crains rien,
De mon aimable Marie
Elle sera le soutien.

SCÈNE XII.

CERAN, MONMEDI.

CERAN.

Eh bien ! Monmedi, tu viens de voir ma femme ?

MONMEDI.

Nous triomphons ; Marie restera toujours ici, c'est convenu, ta femme y consent.

CERAN.

Vrai ! oh ! j'en suis enchanté, tant pour cette pauvre fille que pour ses parens. Je viens de recevoir une lettre qui m'a vivement touché. Il paraît que ce matin, lorsque Marie est allée les voir, elle craignait que ma femme ne voulût plus la garder, et elle a communiqué ses craintes à ses parens, qui sont dans la désolation. Tiens, vois ce qu'ils m'écrivent.

MONMEDI.

Voyons. (*Il lit.*) « Mon brave monsieur Ceran, » notre fille nous a fait craindre ce matin que » madame ne la renvoie. Depuis ce moment, nous » sommes dans une inquiétude mortelle : si Marie » perd sa place, nous perdons notre pain ; car c'est » elle, la pauvre fille, qui nous nourrit en grande » partie. » (*Essuyant une larme et parlant.*) Voilà qu'il fait humide dans mon œil... Tu pleures aussi, toi... tu es sensible comme moi. (*Lisant.*) « Il nous a été bien cruel de la laisser entrer en » service, elle n'était pas faite pour ça... Faut-il » encore qu'elle perde cette position ? Intercédez » pour elle, nous vous en supplions, vous, monsieur, que Marie respecte comme le plus généreux protecteur... » (*Parlant.*) C'est à fendre un navire doublé en cuivre.

CERAN.

Tu conçois ma joie maintenant.

MONMEDI.

Mais tu vas écrire sur-le-champ aux parens de Marie pour les rassurer.

CERAN, allant à la table, et dormant.

Oui, et je ferai plus ; je joindrai à ma lettre un petit bon sur ma pension de retraite.

MONMEDI.

Je te reconnais bien... voilà comme nous sommes dans les marins de la garde.

CERAN, se levant.

Il y a mieux encore : au lieu de leur écrire, je vais les voir ; au lieu de leur donner un bon qu'ils ne toucheraient que la semaine prochaine, j'ai là quelques pièces d'or qui ne font rien : je les leur donnerai moi-même.

MONMEDI, regardant autour de lui.

Il n'y a personne ! (*Criant.*) Cré mille noms d'un petit bonhomme ! ce que tu fais là est beau comme l'antique ! les qualités guerrières n'ont pas absorbé en toi les vertus civiles, et si l'estime de

Monmedi te paraît valoir un peu plus qu'un zest, tu peux te vanter de l'avoir.

CERAN.

Je suis de retour dans quelques instans... c'est tout près.

MONMEDI.

Un moment ! ajoute à tes espèces ces deux napoléons.

CERAN.

Inutile.

MONMEDI.

Laisse donc ; je suis à mon aise. J'en ai eu pour ma part deux cents comme ça à la dernière prise d'un corsaire, deux cents portraits de l'empereur, quelle galerie ! eh !

CERAN.

Monmedi, tu es le meilleur des hommes.

MONMEDI.

Après toi.

CERAN.

Tu vaud mieux.

MONMEDI.

Moins.

CERAN.

Mieux.

MONMEDI.

Moins.

CERAN.

Autant l'un que l'autre, ne contestons pas. Je m'en vais !

Ceran sort.

SCÈNE XIII.

MONMEDI, puis LA COMTESSE *.

MONMEDI, seul.

En voilà une d'histoire ! Le capitaine qui, avant le mariage, faisait des farces de son côté, tandis que sa femme éprouvait des malheurs du sien... Ils sont manche à manche !

LA COMTESSE.

Tenez, monsieur Monmedi, voici les papiers, les notes.

MONMEDI, les prenant.

C'est bien, madame.

LA COMTESSE.

Vous partirez demain au plus tard pour Saint-Petersbourg... vous comprenez mon impatience.

MONMEDI, qui a parcouru les papiers.

Pardon, madame, je ne sais pas bien... veuillez m'expliquer... votre nom de famille est Aréthuse de Monthabor, et je trouve sur ce papier...

* La Comtesse, Monmedi.

LA COMTESSE.

Vous concevez, à cette époque, j'émigrâis, et la crainte d'être reconnue...

MONMEDI, *designant le papier.*

C'est bien... le marchand de livres de Saint-Pétersbourg ne vous connaît que sous l'anonyme...

LA COMTESSE.

Sous le pseudonyme.

MONMEDI.

Anonyme, pseudonyme, c'est synonyme.

LA COMTESSE.

Et je compte sur vous, sur votre zèle, sur votre discrétion.

MONMEDI.

Comme je compte sur la promesse que vous m'avez faite relativement à Marie.

LA COMTESSE.

Oui, elle restera toujours ici... je lui ai choisi une jolie chambre, sur le jardin.

MONMEDI.

Y a-t-il une cheminée?

LA COMTESSE.

Oui.

MONMEDI.

Qui ne fume pas?

LA COMTESSE, *souriant.*

Oui, et je vais prendre Marie pour lui montrer son nouveau logement; je veux qu'elle ne manque de rien.

MONMEDI.

Vous êtes une femme excellente, sacrebleu!

LA COMTESSE.

Oh! monsieur Monmedi!

MONMEDI.

Oui, vous avez raison, le terme est usé.

LA COMTESSE.

Je vous laisse pour installer votre protégée.

MONMEDI.

Et moi, je pars demain pour aller chercher la vôtre.

La Comtesse va sortir, lorsque arrivée au fond, elle s'arrête brusquement et témoigne une grande surprise et une grande indignation.

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu!

MONMEDI.

Qu'est-ce qu'il y a?

LA COMTESSE.

C'est une horreur! c'est une trahison!... Ah! mes nerfs! mes nerfs!

MONMEDI.

Qu'est-ce que c'est donc?

LA COMTESSE.

J'ai vu, je viens de voir... c'est affreux!

MONMEDI.

Quoi?

LA COMTESSE.

Ah! monsieur Monmedi, le capitaine, qui aurait pu croire... il a une maîtresse!

MONMEDI.

Une maîtresse!

LA COMTESSE.

Oui, et c'est...

MONMEDI.

C'est...

LA COMTESSE.

C'est Marie!

MONMEDI.

Marie! impossible.

LA COMTESSE.

Je viens d'apercevoir dans le jardin le capitaine qui l'embrassait, qui la pressait sur son cœur, et il s'est éloigné avec elle.

MONMEDI.

Vous avez mal vu, madame...

LA COMTESSE.

Vous comprenez que Marie ne peut plus rester ici... j'en sortrais plutôt moi-même. Et maintenant, mes projets relativement à ma fille sont changés.

MONMEDI.

Vous la laissez à Saint-Pétersbourg? c'est bien.

LA COMTESSE.

Non, mais le capitaine vient de révéler des mœurs trop jeunes pour que je m'expose à garder ma fille dans ma maison... je serais dans des alarmes continuelles.

MONMEDI.

Mais alors, madame...

LA COMTESSE.

Alors, monsieur Monmedi, je vous demande un second service.

MONMEDI.

Qu'est-ce que c'est?

LA COMTESSE.

Vous irez chercher ma fille à Saint-Pétersbourg; vous la conduirez à Paris; vous la placerez dans une pension, elle sera censée, aux yeux du monde, une orpheline qu'on vous aura recommandée pour surveiller son éducation.

MONMEDI.

Madame, certainement, cette mission me flatte; mais j'aurai l'honneur de vous rappeler que la pêche de la sardine me prive de m'occuper d'éducation.

LA COMTESSE.

Allons, allons, c'est convenu; vous ne voudriez pas me refuser. Du reste, d'un seul mot je vais dissiper vos scrupules. La conduite de mon mari me détermine à tout lui avouer.

MONMEDI.

Eh bien ! franchement, vous n'avez peut-être pas tort.

LA COMTESSE.

Et tout naturellement, mon ami, c'est vous que je charge...

MONMEDI, *à part*.

Ça ne pouvait pas me manquer. (*Haut.*) Quoi ! vous voulez...

CERAN, *au dehors*.

Monmedi ! Monmedi !

LA COMTESSE.

Oui ; moi, je n'en aurais pas la force... Le voici. Dites-lui tout, et partez pour Saint-Petersbourg.

Elle sort par la droite.

SCÈNE XIV.

CERAN, MONMEDI.

CERAN, *au dehors*.

Monmedi ! Monmedi !

MONMEDI.

Il arrive tout joyeux ! il choisit bien son temps !

CERAN, *entrant*.

Ah ! mon ami, mon cher Monmedi ! embrasse-moi ; tu vois le plus heureux des hommes. Si tu savais...

MONMEDI, *le repoussant*.

Je sais tout ! c'est indigne. Tu n'es qu'un hypocrite, et si je n'étais pas chargé d'une commission près de toi, je ne t'aurais pas revu.

CERAN.

Pourquoi ça ?

MONMEDI.

Parce que ta conduite est odieuse, parce que tu as séduit une pauvre enfant, parce que Marie est ta maîtresse.

CERAN, *avec explosion*.

C'est ma fille !

MONMEDI.

Eh ? plait-il ? répète.

CERAN.

Oui, cet ouvrier graveur, je l'ai fait parler ; il m'a tout dit, tout avoué ; il n'est que le père adoptif de Marie ; il l'a recueillie il y a vingt ans.

MONMEDI, *exalté*.

Il serait vrai ! Et puis, qu'on dise qu'il n'y a personne là-haut ! il y en a un, sapristi ! il y en a un ! Et sa mère ?...

CERAN, *faisant le signe de disparue*.

Hélas !

MONMEDI.

Morte ? pauvre femme ! Après ça ce n'est peut-être pas un mal pour elle ; car enfin, si elle vivait

tu ne pourrais pas l'épouser, c'est clair... Parlez-moi des Turcs, qui épousent indéfiniment.

CERAN.

Du reste, ami, silence ; que ma femme ignore toujours...

MONMEDI.

O Dieu ! ne pas pouvoir reconnaître sa fille, ne pas pouvoir dire partout : Voyez-vous cette belle jeune personne ? c'est mon sang, c'est... O Dieu ! si j'avais un enfant, moi, je le proclamerais ; mais je n'en ai pas... c'est honteux à mon âge... Enfin, n'importe, je serai le père de Marie avec toi ; nous serons deux, sans compter l'autre, l'ouvrier... Elle en aura trois.

CERAN.

Reconnaître Marie ? est-ce que je le puis ? je ne suis riche que de la fortune de ma femme. Si elle apprenait... si elle se séparait de moi, plus rien. Il me faudrait renoncer à la donation qu'elle m'a promise, et qui maintenant doit me servir à marier ma fille.

MONMEDI.

Ah ça, mais j'y pense : ta fille rester ici en qualité de femme de chambre !

CERAN.

Du tout ; je parlerai à ma femme pour qu'elle soit demoiselle de compagnie ; elle sera ma lectrice.

MONMEDI.

Mais est-ce que ta femme n'attend pas de Marseille une demoiselle de compagnie ?

CERAN.

Oui. Eh bien ! ça en fera deux : une pour elle, une pour moi.

MONMEDI, *à part*.

Les deux filles dans la même maison. (*Haut.*) C'est que Marie ne peut plus rester ici, mon cher ami.

CERAN.

Pourquoi cela ?

MONMEDI.

Parce que ta femme vient de te voir dans le jardin au moment où tu l'embrassais. Elle est persuadée qu'elle est ta maîtresse.

CERAN.

Est-il possible ! Oh ! alors, tu as raison : je ne puis plus garder ma fille près de moi ; ce serait chaque jour une scène nouvelle ; je ne pourrais l'embrasser qu'à la dérobée... Il faut donc qu'elle sorte d'ici, et c'est à toi tout naturellement que je confie son éducation.

MONMEDI.

Je m'y attendais. Au fait, j'ai envie de louer une maison et de mettre sur la porte : « Monmedi, ex-sergent de marine, maîtresse de pension. Il y a un jardin. »

CERAN.

Mais ce n'est pas tout. Je ne supporte pas la

pensée que ma femme ait pu croire que Marie est ma.... Un pareil soupçon flétrit ma fille... Oh ! c'est affreux, Monmedi.

MONMEDI.

Eh !

CERAN.

Moi, je ne saurais comment m'y prendre... Adviendra que pourra ! Parle à ma femme ; dis-lui la vérité.

MONMEDI, *à part*.

Quand ils se seraient donné le mot !

CERAN.

Va donc, à l'instant... et moi, je vais rejoindre ma fille et tout préparer pour son départ.

MONMEDI.

J'irai ; mais avant, j'ai à te parler.

CERAN, *agitant ses jambes sur lui-même*.

Parle, hâte-toi ; je suis sur des charbons !

MONMEDI.

Ne piaffe donc pas comme ça !... que diable ! calme-toi.

CERAN.

Je ne puis m'empêcher de prendre ce parti ; mais je redoute le mépris, la haine de ma femme.

MONMEDI.

Bah ! qui sait ?

CERAN.

Si tu la connaissais ! la vertu même, une vertu romaine, le passé le plus chaste !

MONMEDI, *à part*.

Bien rencontré !

CERAN.

C'est un type.

MONMEDI.

Eh ! mon Dieu ! ta faute date de loin ; tu ne connaissais pas alors Aréthuse de Monthabor, tu ne lui devais rien.

CERAN.

Les femmes pensent qu'on leur doit tout, même avant de les connaître.

MONMEDI.

Tu te fais des idées, des fantômes... juges-en par toi-même : je suppose que ta femme, dans le temps, eût commis une faute... ça ne te ferait pas grand'chose, et tu dirais comme la chanson : Je vivais bien avant, je vivrai bien après.

CERAN.

Monmedi, ta supposition outrage la plus pure des femmes... Elle, Aréthuse, elle est insupportable, c'est vrai ! mais quelle sagesse !

MONMEDI.

Laisse donc ! est-ce qu'on sait jamais ça ?

CERAN.

Monmedi, je t'en prie, respecte ma femme !

MONMEDI.

Eh ! mon Dieu ! si on venait te dire : Pendant la révolution, quand tout était sens dessus des-

sous, ta femme a été touchée de la beauté mâle d'un républicain, ou des grâces chevaleresques d'un royaliste, ou des qualités négatives d'un modéré, ça ne te ferait rien du tout, et tu pardonnerais.

CERAN, *vivement*.

Oui, c'est une idée ingénieuse ! dis-lui ça... dis-lui que si elle eût fait un faux pas à l'époque...

MONMEDI.

Où on ne savait sur quel pied danser.

CERAN, *continuant*.

Je ne lui en voudrais nullement... ça la déterminera peut-être à l'indulgence pour moi.

MONMEDI.

Très-bien ! je te reconnais là, un marin ferme, philosophe !... Tu es parfaitement disposé. Apprends donc que ta femme, sous le directoire... du reste, il n'y eut pas de sa faute, oh ! ça, elle ne l'aimait pas.

CERAN.

Le directoire ? elle ne pouvait pas le souffrir.

MONMEDI.

Non, je parle d'un jeune homme, un très-joli garçon, qui poussa près d'elle la liberté du temps jusqu'à la licence.

CERAN.

C'est possible !... mais le téméraire fut repoussé... noble Aréthuse !

MONMEDI.

Elle ne put pas.

CERAN.

Monmedi !

MONMEDI.

Est-ce que ta victime, la mère de ta fille, eut assez d'empire sur toi pour...

CERAN.

Oui, mais ma femme, c'est différent.

MONMEDI.

Enfin, elle ne put pas.

CERAN.

C'est une calomnie !... mais quelle rage as-tu d'attaquer ma femme ?... Celui qui t'a parlé ainsi sur son compte en a menti, et je le mets au défi de fournir une preuve.

MONMEDI, *à part*.

Allons tout droit : il en est de ceci comme d'une médecine ; il faut la faire avaler d'un seul coup.

CERAN.

Tu le vois ? tu ne réponds rien ; tu es confondu.

MONMEDI.

Pas du tout.

CERAN.

Eh bien ! une preuve, une preuve vivante de ce que tu avances...

MONMEDI.

Une preuve vivante? Eh bien! oui! j'en ai une vivante, en effet, en chair et en os, à Saint-Petersbourg.

CERAN.

Qu'est-ce que tu dis?

MONMEDI.

Un enfant! (*A part.*) V'lan! ça y est!

CERAN.

Monmedi, sors de chez moi.

MONMEDI, *s'en allant.*

Je sors.

CERAN.

Reviens.

MONMEDI.

Je reviens.

CERAN.

Écoute.

MONMEDI.

J'écoute.

CERAN.

Es-tu certain?

MONMEDI.

Certain.

CERAN.

Sur l'honneur?

MONMEDI.

Sur l'honneur!... Puisque c'est ta femme elle-même qui m'a chargé de cet aveu. (*A part.*) V'lan!

CERAN.

C'est atroce! je suis berné!... Elle ne m'a donc épousé, moi, officier de fortune, que parce que sous le directoire, elle...

MONMEDI.

Bah! qu'est-ce que ça fait?... ça se perd dans la nuit des temps.

CERAN.

Et maintenant, le vil appât de la fortune me retiendrait près d'elle!... Non, non, ma pension de retraite suffira pour ma fille et pour moi... Je n'ai apporté ici que mon bonnet de nuit; je vais le prendre, et je sors.

MONMEDI.

Capitaine, tu oublies que toi-même tu es à te faire pardonner... Vous êtes manche à manche.

CERAN.

Manche à manche!... est-ce que c'est la même chose, l'honneur d'une femme et l'honneur d'un homme sur ce point?... Je pars, je ne veux plus revoir Artéhuse... Manche à... (*Revenant.*) Mais non, c'est impossible! c'est un mensonge, c'est un conte que tu me fais.

MONMEDI.

Un conte!... Tiens, voici les papiers que ta

femme m'avait remis pour constater l'identité de sa fille.

CERAN, *qui a ouvert et parcouru les papiers.*
Ciel!

Il tombe sur un siège et ne peut plus parler.

MONMEDI.

Il se trouve mal!

CERAN, *effaré.*

Diane de Nangis!... elle, elle, Aréthuse! Aréthuse!

MONMEDI.

Oui, oui, à cause de l'émigration; tu comprends, de peur d'être arrêtée?

CERAN, *au comble de la joie et de l'émotion.*

Mais alors... (*Il sort par la droite en appelant à grands cris.*) Aréthuse! Aréthuse!

MONMEDI.

Je comprends, ou je suis toqué!... Marie! Marie! Marie!... J'en perdrai la boule!... Marie! Marie!

SCÈNE XV.

MONMEDI, MARIE.

MARIE.

Qu'est-ce que c'est?

MONMEDI, *vivement.*

Dites-moi, mon enfant; vous rappelez-vous d'avoir habité Malte?

MARIE.

Oui, dans mon enfance.

MONMEDI, *très-ému, se touchant le front.*

Ça me grise! ça me grise!... Et Saint-Petersbourg?

MARIE.

J'y étais il y a deux ans; mon père adoptif vendait des livres; mais de mauvaises affaires...

MONMEDI.

Allez toujours, je prends une bavaroise à l'eau-de-vie; allez, allez.

MARIE.

Nous quittâmes cette ville pour venir à Paris; ma mère se fit couturière, mon père eut recours à son talent de graveur.

MONMEDI, *se mettant à danser.*

Tra, la, la, la, tra, la, la, la!

MARIE, *stupéfaite.*

Qu'est-ce que vous avez donc?

MONMEDI, *sautant.*

Ce que j'ai?... Elle me demande ce que j'ai!... J'ai que vous resterez ici... j'ai qu'à l'avenir, vous aurez la bonté de ne plus vous habiller d'indienne... j'ai que ce mesquin bonnet ne vous convient pas... des bonnets de tulle, fi donc!... de la dentelle... de la dentelle!... Garçon, de la dentelle!

SCÈNE XVI.

LA COMTESSE, MARIE *, MONMEDI, CERAN.

CERAN.

Oui, ma chère amie, venez, venez!

LA COMTESSE.

Ah! Marie... et moi qui voulais... Omon enfant! mon enfant!

MONMEDI, pleurant.

Je suis touché... je me syncope... mais, non, ça revient... et maintenant que vous voilà tous heureux, vous n'avez plus besoin de moi, je n'ai rien à faire ici... On m'attend à Toulon... les sardines m'appellent... ça me coûte pourtant... mais il faut lever l'ancre! Adieu.

CERAN.

O Monmedi! nous quitter en ce moment, refuser de partager notre joie, notre bonheur, quand c'est à toi que nous devons tout cela.

MARIE.

Oui, tout; car sans lui je serais morte de misère et de désespoir à Londres.

MONMEDI.

Qu'ils appellent London.

LA COMTESSE.

Est-il possible!... Monsieur Monmedi, permettez-moi de vous embrasser.

MONMEDI.

Cette récompense! (*Il l'embrasse.*) Allons, allons! c'est assez d'attendrissement comme ça, il est temps que je parte; la terre m'amollit: j'ai besoin de la mer pour me remettre... Oh! mais je vous reverrai; et dans une dizaine d'années, je reviens à Paris, et si je trouve une bonne femme dans votre voisinage, qui ne dédaigne pas le con-jungo...

* Monmedi, Marie, la Comtesse, Ceran.

MARIE, s'oubliant.

Mais dans dix ans, vous ne serez plus jeune ni moi non plus. Oh!

Elle baisse les yeux.

MONMEDI, frappé.

Ni moi non plus!... Je suis engravé!

LA COMTESSE.

Comment! Marie...

MARIE.

Il ne l'aurait jamais su, si j'étais restée pauvre.

CERAN.

Eh bien! ami, veux-tu partir maintenant?

MONMEDI, à la Comtesse.

Faut-il que je parte, madame?

LA COMTESSE.

Nous avons ici du logement pour quatre personnes.

MONMEDI.

Et pour des mioches!... Pardon!... (*Exalté.*) Ah ça! mais vous voulez donc que, dans un an au plus, je sois un homme comme il faut? que je ne jure plus, que je ne fume plus, que je... (*Il casse sa pipe.*) Tenez, le miracle est fait; il y a deux ans que je l'ai culottée.

MARIE, bas.

Je vous en achèterai une autre.

MONMEDI, galant et ému.

Une autre! Marie, on dit qu'il y a des sirènes dans la mer: je n'en ai jamais vu; mais je doute qu'il y en ait d'aussi séduisantes que vous!

CERAN, à Monmedi.

Mon ami, viens embrasser papa.

ENSEMBLE.

Air du Chalet.

Que nos cœurs à l'espérance
S'abandonnent sans retour,
Désormais la confiance
Habitera ce séjour.

S'adresser pour la musique de cette pièce à M. J. TARANNE, bibliothécaire et copiste du théâtre du Vaudeville, et pour la mise en scène à M. LUDOVIO, régisseur.

FIN.